

# CHAMPS D'INTENSITÉS COMMUNS SINGULIERS

Il y a des lieux constitués par ceux et celles qui y ont été "saisi.es", engagé.e.s sans l'avoir vu venir dans une relation intense. Une relation polarisée faite d'écarts et de connivences, de retour à soi et d'ouverture à la juste dimension du monde. Des expériences d'émerveillements, d'engagements, d'être au présent. Intenses.

**Voici quelques premiers récits d'émerveillements.**

Je remercie chaleureusement : Alban, Colomba, Pierre-Alain, Hadrien, Nina Favre, Véronique Mauron, Laurence Piaget-Dubuis, Etienne et Laure Principaud. Chaque récit est une réécriture.

En pleine nuit, vers trois ou quatre heures du matin, de divers endroits de la ville, ont commencé à s'élever des appels à la prière. Ce n'était pas un appel monotone mais plusieurs, tous différents. Des chants, des mélodies, des mélopées qui montaient dans les airs et qui se croisaient. On était enveloppés de musique.

Avec cette odeur de jasmin, ces sons... j'ai eu la sensation d'être dans un tissu, une sorte de couverture merveilleuse, de cocon fabuleux... C'était en 2006. Je garde un souvenir émerveillé de cette arrivée à Sanaa.

Laure

J'ai ressenti une forme de bien-être alors que j'étais dans une culture très différente de la mienne. Quand on arrive dans un lieu où tout est différent, comme là-bas à Sanaa, on peut se sentir stressés. Alors je ne sais pas... peut-être étais-je bien accompagnée et aussi dans un certain confort matériel...? J'avais la sensation d'être dans une ville dans son sens premier : un espace habité, qui a une vie, qui t'enveloppe. Tu en fais partie, il y a tout qui t'enveloppe, l'odeur, le son. C'était très différent mais en même temps c'était apaisant, j'étais bien.

Mon approche de la ville ne s'est pas fait par la vue. Mais plutôt par la sensation d'être dans un lieu qui bourdonne, d'où s'élèvent des chants qui se croisent mais qui sont harmonieux, qui ont un lien les uns les autres. Ce n'est pas comme dans une ville où tu as plein de sons, des klaxons etc... même s'il y avait aussi là des klaxons au milieu de tout le reste. Mais ces chants s'imposaient au-dessus de tout ça...

Il y avait cette idée de hauteur aussi. Des toits et de la ville émanait une musique céleste... enfin non, pas céleste, humaine et qui vient de partout. C'est peut-être une expérience que j'ai eu en commun avec les autres habitants de la ville, d'entendre ces bruits... Cela crée une unité.

Laure

Pourtant si je fais comme si j'avais un appareil photo à la place de mes yeux, ce que je voyais, je ne l'avais jamais vu en France. C'était juste ces pavés, le soleil, l'odeur... la lumière qui était chaude. Alors qu'on est nombreux sur la Terre, c'est comme si je recevais un message secret ou discret de... je ne sais pas qui... de la nature peut-être et un peu de moi aussi. La nature et nous, on est complémentaires. On envoie des choses et la nature envoie aussi et là c'était vraiment comme si elle me disait que j'étais bien là. Que c'était juste ce que j'étais en train de faire. Elle me légitimait. C'était rassurant. J'étais toute seule à Lausanne et elle me réchauffait, elle me disait que c'était bien, c'était bon...

Nina

"La danse de la réalité" de Jodorowsky, si tu lis ça, tu remets ta vie un petit peu en question. Tu te dis : "Je pourrais m'offrir du rêve tout le temps en fait !". Vraiment ! Il a été l'assistant du mime Marceau, il a formé des groupes de théâtre, de performances, c'est une personne exceptionnelle. Je lisais ce livre, dans la rue, en marchant et j'ai eu l'impression à un moment de voler. Je me suis surélevée un peu. Je me rappelle, c'était à Martigny. J'avais l'impression de planer, de croiser les gens mais de survoler un peu tout ça.

L'émerveillement, c'est comme si on regarde un paysage et qu'il y a des choses à lire. On les lit et on les comprend. C'est assez fou... On voit une mouche voler, on la comprend. Enfin on comprend un millième de ce qui se passe, on ne sait pas exactement ce que vit cette mouche mais... C'est peut-être ça qui fait qu'on est émerveillé : de voir des choses dans le quotidien qui sont d'un coup décalées, magnifiques.

Nina

C'était la nuit, j'étais au château de Tourbillon avec une amie. Une projection de lumière illuminait le château et je me rappelle de mon amie qui faisait du cerceau devant le projecteur. C'était magnifique. Son ombre se projetait en si grand ! Là-haut, on avait l'impression d'être vraiment isolées de tout. On était autre part, peut-être même dans un monde qui n'existe pas. On était libres, personne ne nous avait dit quoi faire, personne ne savait où on était.

Et elle, elle voit ces belles choses aussi, on en parle souvent. Elle aime les mots. Parfois elle me dit : "je t'ai trouvé un joli mot !"... Elle est fantastique.

Les ombres, c'était quelque chose d'important. Ces clairs-obscur dans tous ces tableaux, on ne sait pas pourquoi mais ça nous fait... c'est juste un clair-obscur et on trouve ça beau, on trouve ça magnifique.

Nina

J'avais pensé au parfum. Dans le sens où on peut être quelque part, sentir un parfum et se retrouver d'un coup vingt ans avant, de façon extrêmement claire... Le parfum ne génère alors aucun décalage de temps. Le temps se raccourcit totalement et l'émotion est un clone de l'émotion initiale. On ne dit pas : " je me rappelle !"... C'est plutôt que le souvenir de ce parfum fait vivre l'émotion telle quelle et c'est dans ce sens-là que je pensais à quelque chose d'assez épidermique dans ce type d'éblouissement, d'émerveillement.

Alban

Je pensais à un autre type d'émerveillement, plus banal, beaucoup plus banal, basé sur l'observation. Par exemple, quand je vais dans le potager, c'est une source d'émerveillement continue... Mettre les mains dans la terre, voir si on peut faire pousser quelque chose... c'est le retour à la vie.

Quand je viens à l'atelier le matin, je vais voir le potager. Tous les jours, j'observe. Je vois si les choses poussent. J'observe les galeries que font les vers de terre pour aérer le terrain. C'est un type d'émerveillement et j'ai de l'attention pour ça. Cette attention, je la vois presque comme quelque chose de thérapeutique, comme une chose qui fait du bien.

Ce n'est pas un émerveillement béat, "à la sainte Thérèse d'Avila !". Il est plus banal mais pour moi très important. C'est un émerveillement actif. C'est-à-dire, il ne faut pas seulement voir mais en déduire des choses et d'une certaine façon passer à l'action. Là, on a un potager où, en vingt ans, il n'y a jamais eu de produits chimiques. Donc la terre regorge de créatures improbables et cette observation c'est une source d'émerveillement.

Être en présence de choses vivantes, ça me rappelle mon enfance que j'ai vécue à la lisière de la forêt. J'avais cette impression magique d'un monde habité par les éléments de la nature. Avec ce sentiment, non seulement d'être en accord, mais de faire exactement partie de cet ensemble. Ce sont des sensations que j'ai perdues après l'enfance. Ça sera peut-être l'éducation, le monde tel qu'on doit le vivre...? A la limite, je vois ça comme une capacité perdue.

J'avais mon lit dans ma chambre avec une fenêtre qui donnait sur l'extérieur, sur la nature. Il y avait des pommiers, des poiriers. C'était la période de Noël, on était le matin, il neigeait à gros flocons. Tout ça était bien ouaté et toute la nature était parcourue de troupeaux d'animaux, de vaches, de chevaux... L'hallucination était incarnée par ces troupeaux qui se croisaient, défilaient... Et il y avait des sons de cloches. C'était une hallucination sonore et visuelle. Cela m'est resté comme un état d'émerveillement total.

Quand j'y repense maintenant, ces hallucinations ont duré deux ou trois heures mais elles auraient pu durer deux ans. Il y a une espèce d'intemporalité dans cet événement. Aucune angoisse n'est associée à cet état, au contraire plutôt une espèce de bien-être, de grand bien-être.

Alban

C'était dans le Queyras, dans la Haute vallée du Guil. On avait passés presque une semaine à faire les bêtises habituelles des scouts, on montait des camps etc... des choses qui ne me passionnaient pas plus que ça. Et notre première balade a consisté à aller au belvédère du Viso. Arrivés là-haut, j'ai pris en pleine figure la grande face du Viso et la haute montagne. C'était la première fois que je voyais des glaciers et des neiges persistantes. Ayant passé toute mon enfance à Toulon, n'étant jamais allé en montagne, je n'avais jamais vu des hauts sommets. Et donc à partir de là, ça a été un coup de foudre. C'était la première fois que je voyais une vraie belle montagne comme ça, autrement que dans des livres d'images. J'étais bien. J'étais à ma place.

Ça a conditionné une grande partie de ma vie ensuite puisque tous mes loisirs ont tourné autour de ça, puisqu'on s'est rencontrés avec maman grâce à la montagne, on en a fait beaucoup ensemble. On a aussi choisi de vivre à proximité des montagnes donc c'est quelque chose qui a décidé de ma vie entière.

Etienne

Ce jour-là, on avait choisis d'aller au Mont-Blanc par l'aiguille de Bionnassay. On était partis très tôt le matin du refuge de Tête rousse, on avait monté toute la face dans l'ombre et on est arrivés au sommet avec le soleil. C'était une arête, une arête entre ciel et terre. Elle faisait un mètre de large et de chaque côté, c'était le vide. De part et d'autre, ça descendait à 50°. On était encordés, avec le soleil sur nous et l'idée que si l'un tombait d'un côté, l'autre devait partir de l'autre. Le moment de grâce, ça a été là, sur cette arête, à jouer aux funambules. Il y avait ce côté d'être, à la fois, dans une extrême tension corporelle et dans un environnement extraordinaire. Il faisait un temps fabuleux.

Etienne

Tous mes chocs, même si ce n'est pas en montagne, viennent du désert, d'une forme d'austérité. J'ai du mal à être ému par le trop de fécondité, par le côté fouilli... il faut qu'il y ait de l'espace.

Par exemple en Yougoslavie, on avait gravi une montagne et on est arrivés sur un grand plateau. Là-haut, on était tout seuls et il y avait des tombes. Des tombes pour ceux qu'ils appellent des bogomiles, qui sont les cathares de cet endroit-là. Des pierres sculptées étaient réparties un peu partout sur cette lande déserte. C'était en automne. Il y avait le vent... Et ça, ça m'avait ému.

Etienne

Découvrir les œuvres d'Ad Reinhardt, c'est quelque chose qui... m'a chamboulé. Avec si peu de moyens, il m'a énormément touché. Mettre des mots là-dessus c'est difficile... Je suis quelqu'un dans mon travail qui aime réduire les moyens, je ne fais pas de la pyrotechnie avec les matières. Alors il y a d'abord ce travail de réduction qui m'a beaucoup touché.

L'œuvre c'est... une surface noire avec une autre surface rectangulaire ou carrée d'un noir aussi, mais un noir légèrement brillant, qu'on découvre en se déplaçant.

J'ai eu envie de faire la même chose... j'étais très touché oui... c'était presque la découverte d'un parent. C'était une sensation de bien-être mais surtout d'excitation. Je me suis découvert une famille. Une famille de sensibilités. On est dans une société du discours et du trop d'effets et j'ai essayé de dire, moi aussi, des choses avec retenue et un langage simple en réaction au trop de bruit, au bruit ambiant.

Pierre-Alain

L'hôtel Weisshorn est là-haut, sur une montagne, tout seul. Avec ma femme, on y a passé quelques nuits. En se baladant, on est tombés sur un lac de montagne magnifique. C'est vrai que les lacs en montagne, c'est toujours magique ! Il y a cette surprise de trouver cette surface plane dans un lieu géologiquement bousculé ; cette tranquillité, cet espace plan par rapport à cette verticalité très agressive parfois, puis rocailleuse !

J'ai pas tellement d'autres mots... La montagne portait une ombre assez forte. Il y avait ça aussi. Il y avait le lac éclairé, puis la montagne et cette ombre qui arrivait un peu sur le lac. C'était un moment de respiration. Après, lorsque deux autres personnes sont arrivées, on est repartis... Ça change quand d'autres personnes arrivent. On s'était appropriés un peu le lieu.

Pierre-Alain

J'ai passé une partie de mon enfance en Côte d'Ivoire. J'aimais les odeurs quand on allait dans les marchés à Abidjan ou à Treichville, l'odeur de toutes ces épices. Et puis aussi dans la forêt, il y avait cette végétation luxuriante et ces odeurs très puissantes, très fortes. Plus tard, j'ai fait mes études au Tessin, puis en Italie à Florence où j'ai rencontré Alban. On passait les étés à Genève. Et je me souviendrai toujours du jour où on est allés voir, pour la première fois, le jardin botanique, cette grande serre qui est près du lac. On est allés s'y promener un dimanche. On est rentrés là-dedans. Il y avait ces énormes palmiers, des bananiers, des lianes. Et aussi cette température, cette humidité. J'ai fermé les yeux et je me suis dit : "L'odeur de la forêt, l'odeur de l'Afrique !". Ça c'est l'émerveillement... J'étais en Afrique. C'était un grand plaisir et du coup cet été-là, on y a été plusieurs fois. Je disais à Alban : "Il fait beau, viens, on va aller voir l'Afrique !"

Colomba

J'ai toujours eu ce sentiment, je le ressentirai toujours : cette chose d'arriver la première fois dans un lieu. J'adore ce sentiment. Avant de faire les beaux-arts à Florence, j'y suis allée pour découvrir la ville. Ensuite, je m'y suis installée et j'ai recherché, dans une rue, un quartier, cette impression de la première fois. Mais je ne l'ai jamais retrouvée. Ce sentiment, je l'ai dans beaucoup de villes : Paris, Berlin... C'est un sentiment, c'est un sentiment... Je ne peux pas dire exactement. Mais quand je vais la première fois dans une ville, je me dis : "Ouh ça va m'arriver !"

Colomba

L'émotion est à chaque fois très forte lorsque je fais le voyage en train de Lausanne à Sion. La voie de chemin de fer longe jusqu'à Villeneuve le lac Léman. La présence proche de l'eau, des oiseaux, des lumières, des nuages, d'une certaine végétation et d'un bâti souvent ancien procure un sentiment de plénitude et d'harmonie extraordinaire. Se sentir partie intégrante de ce paysage traversé par le train est une sensation extrême de bonheur que la répétition hebdomadaire ne diminue en rien, bien au contraire.

Véronique

Lorsque je suis à Tokyo, à Pékin ou à New York, je suis subjuguée par un sentiment osmotique, celui de faire partie de l'espèce humaine, drôle de créature à la fois nombreuse et unique. La mégapole avec ses dimensions infinies - on ne voit plus les confins de la ville, on ne sait pas où elle finit et sans doute ne finit-elle plus - peuplée de millions d'êtres humains, d'insectes, de rats, toute cette population vivante et grouillante autour de moi, visible et invisible, me procure un sentiment de vertige ineffable, de démesure fantastique.

Je me vois localisée sur la carte géographique de la Terre et je prends la mesure de la très grande distance qu'il y a, de tous les pays, paysages et contrées qu'il faut franchir, pour relier ma présence ici et maintenant à Tokyo, Pékin ou New York, avec mon lieu de résidence en Suisse. C'est étourdissant, pas inquiétant et le sentiment "spatial" en est encore plus fort.

Véronique

En arrivant à la Hiette, ce que j'identifie comme une salamandre se déplaçait lourdement sur la route, de justesse je ne l'ai pas écrasée. Je suis retourné\_e à pied pour essayer de la revoir, mais toute lente qu'elle était, elle l'était moins que moi et avait déjà filé. Il faisait nuit, aucune lumière et juste les bruits des animaux, un âne, une chouette, les nuages dans le ciel, et cette petite marche au milieu des ombres était un doux émerveillement.

Hadrien

Je vais te parler du glacier du Rhône à Gletsch. J'étais avec ma collègue Manon. On était allées voir le glacier et pour moi ça a été... un moment d'euphorie complète. Je suis une personne enthousiaste, animée, qui exprime ses émotions mais là j'étais tellement touchée par cet endroit ! J'étais absolument persuadée qu'il était très particulier. Ce que je voyais, c'était la chose suivante : un glacier recouvert de bâches blanches, déchirées, appondues, cousues ensemble par des mains humaines, des points tous les 30cm réalisés avec une ficelle blanche synthétique. Ces bâches, c'est du géotextile, ce n'est pas biodégradable. C'est le matériau qu'on utilise pour mettre sous les routes, ça s'achète en rouleau, en rouleau de 100m. Une portion de ce glacier était recouverte de ces bâches et j'avais devant moi... les tableaux de la Renaissance. Je viens d'une formation d'académie de dessin. J'ai appris à dessiner des natures mortes, des drapés, avec les nuances de gris, les plissés... J'avais 14 ans. J'étais pétrie de ça et quand je suis arrivée sur ce glacier des années et des années plus tard, j'ai retrouvé un point de convergence. Le glacier du Rhône était pour moi une nature morte.

Laurence

J'ai décidé de retourner le week-end d'après sur le glacier du Rhône. C'était un jour gris comme on en a en montagne : un voile de brouillard opacifiant avec des transparences, un brouillard qui se dissipe à certains endroits et se densifie à d'autres. Ça donne une scène vraiment mystérieuse. J'ai fait des photos.

C'étaient des photos tellement incroyables qu'elles m'ont donné l'audace de me dépasser moi-même. Parce qu'elles se suffisaient à elles-mêmes. J'ai compris à ce moment-là que c'était ce que je cherchais depuis des années. J'avais là, le fond et la forme. Les enjeux esthétiques et éthiques, réunis. C'était la première fois que je n'avais aucun doute sur mon travail. Paradoxalement ces images, c'étaient des photos moches : des photos grises qui sont d'une tristesse absolue, des linceuls déchirés dans des nuances de gris. C'est à l'opposé total de l'imagerie populaire du Valais. Le réchauffement climatique, on pensait que c'était quelque chose de loin. Mais en fait, ça nous concerne, c'est à deux heures de chez nous. Le glacier du Rhône, c'est la source du fleuve du Rhône. C'est celui qui va traverser deux cantons suisses, deux pays, la Suisse et la France puis qui tombe dans la Méditerranée. La Méditerranée c'est la porte d'entrée européenne de la migration. J'avais là un symbole incroyable du changement climatique !

A partir de là, j'ai construit mon système visuel pour raconter des histoires, l'histoire de la montagne d'aujourd'hui. Il y a de nouvelles questions qui se profilent en lien avec ce changement du climat et de la montagne. En tant qu'artistes, on a un rôle à jouer ! Je veux m'engager, créer des images qui mettent en mouvement, créer du possible, du désirable même si tout le monde dit que c'est foutu.

Après le décès de ma mère, j'ai récupéré des caisses de photographies et de papiers. Je les ai gardées fermées pendant plus d'un an. C'est seulement il y a quelques jours que j'ai commencé à les ouvrir. Et ce qui est incroyable, c'est que dans ces boîtes, je n'ai pas trouvé ma mère, je me suis trouvée moi. Je me suis retrouvée.

Je suis tombé sur cet album-là, qui est parmi un tas d'autres, je vais l'ouvrir... Je tourne les pages de cet album... je me vois petite blonde, les cheveux bouclés, souvent avec des gens que je ne connais pas. Je n'ai jamais vu ces photos. Je te dis que je raconte des histoires dans mon travail mais je n'ai jamais été capable de raconter la mienne et on ne me l'a jamais racontée. Donc je dois l'inventer, je dois la découvrir dans ces images. Je tourne les pages et... je tombe sur ça ! Je me dis : "mais je connais cet endroit, c'est le glacier du Rhône !". C'était incroyable ! Je me vois sur le glacier avec un bonnet rouge à pompon. Je suis toujours avec des bonnets ! Je me suis dit : "J'étais déjà moi-même !"

Je connaissais cet endroit et je n'en avais pas conscience. Quand je suis arrivée des années plus tard sur le glacier en pensant que c'était la première fois que je le voyais, ce n'était pas le cas. Et là, tu as tout d'un coup un vertige incroyable ! L'endroit qui a été le révélateur et le pilier de toute ma carrière actuelle est un endroit où je suis déjà allée. Et ça était plus loin encore car quand j'ai continué à ouvrir les caisses, je suis tombée sur mes propres photographies. Des photographies que j'avais réalisées mais que je ne savais même pas avoir faites. Je sais que c'est les miennes car j'avais, enfant, un appareil kodak carré. Puis tu vois là, sur cette photo, on voit mon ombre. Je les ai faites en 1979. J'avais 8 ans. Et tu sais ce que je photographiais? Des glaciers ! J'ai 47 ans aujourd'hui, ça fait plus de 40 ans que je photographie des glaciers. Quand je te disais que je venais du dessin et bien en fait non, je viens de la photographie.